

ENTRETIEN AVEC ROBERT PECHMAN

réalisé par Giovana ZIMERMANN*
Traduction Solange KURPIEL**

Robert Moses Pechaman est professeur à l'Institut de Recherche et Aménagement urbain et Régional (*Instituto de Pesquisa e Planejamento urbano e Regional - IPPUR*) de Rio de Janeiro. Il a réalisé son postdoctorat à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris et possède de l'expérience dans le domaine de la Culture et de ses représentations sur la ville, précisément dans les discussions sur l'interconnaissance dans la ville et ses développements sur la réflexion sur la sociabilité et la citoyenneté. Ses principales thématiques de travail sont les suivantes : politique ; pacte social ; sociabilité ; ordre ; urbain ; urbanité ; pouvoir ; foule ; ville ; discours ; littérature ; imaginaire ; représentation de la culture ; Rio de Janeiro ; violence ; pacte urbain ; histoire urbaine ; processus civilisateur. Parmi ses publications, figure notamment sa thèse de doctorat, parue en 2002 dans la maison d'édition Editora Casa da Palavra : « *Cidades estreitamente vigiadas: o detetive e o urbanista* » [Villes étroitement surveillées : le détective et l'urbaniste].

Au 19^e siècle, la ville a été mise en relation avec le corps humain par les hygiénistes obstinés par sa fonctionnalité. Comment voyez-vous la relation entre le corps et la ville dans la contemporanéité ?

Pour comprendre cette question, il faut reconnaître qu'il y a eu une sorte de déplacement de cette relation. Si on croit être passé d'une société de vigilance à une société de contrôle, on peut donc penser qu'on est passé du régime de vigilance du corps, afin d'éviter qu'il contamine la ville, à un régime où le corps est dépolitisé de sa civilité, qui lui donnait une identité et une appartenance et une resignification pour une bio-identité, dans le but de la doter d'une identité propre, pour la lancer dans une biosociabilité. Cette biosociabilité pervertit le sens même de la sociabilité, dans la mesure où elle ne produit plus des corps ni pour la ville, ni pour la société, mais elle

* Giovana ZIMERMANN est doctorante en Littérature à l'Universidade Federal de Santa Catarina. Elle a suivi un stage doctoral à l'Université Paris Diderot – Paris 7. Boursière CAPES/Brésil. giovana_zimmermann@hotmail.com

** Solange KURPIEL est doctorante en Sciences de l'Information et de la Communication à l'Université Lumière Lyon 2 et en Sociologie à l'Universidade Federal do Paraná (cotutelle). solange.kurpiel@gmail.com

produit toutefois des corps uniquement pour une gouvernabilité fondée sur le narcissisme et structurée par la société de consommation. Dans ce sens le corps est réduit à une psychologisation et est capturé par les technologies du *self*. Selon l'analyse de Francisco Ortega dans *O corpo incerto* [Le corps incertain] : « Aujourd'hui je suis ce que je parais et je suis exposé au regard de l'autre », c'est-à-dire je suis ce que mon corps révèle de moi. Dans ce sens, il y a une désymbolisation du corps, ou bien, il ne s'agit plus du corps du citoyen qui se fonde sur l'action et sur le discours, mais d'une tyrannie de l'apparence, où je vau ce que je montre physiquement.

Nous savons que la ville est en transformation constante, il est presque impossible pour une ville historique de rester intacte. Croyez-vous que la valorisation des différents temps présents dans un même noyau urbain peut être efficace pour démontrer une culture en transformation ?

Oui, je pense. Une ville sans histoire n'est plus une ville, c'est tout simplement un espace « sans qualités ». Ce qui donne de l'âme à une ville, c'est justement l'imaginaire qu'on se fait sur elle. Sans la mémoire de son histoire, la ville n'arrive pas à raconter ce qu'elle a été et n'arrivera pas non plus à penser à son propre destin. Sans un passé, une ville n'aura ni des douleurs à atténuer ni des espoirs à réaliser. La destruction des temps de la ville renvoie généralement à une tentative de privation de la parole de la ville et invariablement à la resignification de ses sens. Il s'agit toujours d'une lutte de pouvoir pour l'obtention de l'hégémonie du discours urbain. La destruction des différents temps de la ville relève toujours au moins d'un silence où toute négociation est impossible. Une ville silencieuse n'est plus une ville, c'est une citadelle.

Selon Argan, l'œuvre d'art détermine un espace urbain. Comment voyez-vous le rôle de l'art par rapport à la ville d'aujourd'hui ?

L'art possède le pouvoir d'ouvrir des espaces dans la ville qui, jour après jour, se restreint plus à sa fonctionnalité et à la valorisation de différentes capitales. L'art urbain doit toutefois transcender la simple idée de "décorer" la ville. Une ville qui ne fait que produire et consommer (et la littérature nous l'a déjà dramatiquement démontré dans le roman *Les Temps difficiles* de Charles Dickens) ne sera pas capable d'accueillir ni des choses, ni des gens qui se trouvent en dehors de ce monde. Dans un monde purement fonctionnel, toutes les relations tendent à devenir fonctionnelles, sans possibilités de liens fondés simplement sur l'affection. Cependant, quand une ville désaffectée abrite l'œuvre d'art, elle le fait avec le simple but de décorer. L'œuvre d'art a le même pouvoir que la poésie : elle ne sert à rien, juste à rêver... Mais, dans une ville qui ne rêve pas, à quoi sert cette fonctionnalité si n'est être un cauchemar ?

Croyez-vous que les littératures artistiques littéraires et visuelles comme la photographie par exemple, contribuent aux études de la ville contemporaine ?

Oui sûrement, principalement parce que la lecture artistique passe toujours devant les lectures scientifiques. La lecture artistique a le pouvoir d'apercevoir des dimensions de

l'expérience des relations quotidiennes dans la ville, chose que le discours urbanistique n'arriverait jamais à évaluer ou à mesurer. Comment parler du processus de subjectivation dans la ville, de la difficulté de la vie collective, de l'angoisse, de la peur, du plaisir, du désir. Je pense par exemple qu'il est beaucoup plus puissant de connaître le désir de la ville à travers la peinture de quelqu'un comme Hopper que par une quelconque formulation théorique sur le sujet, même si je crois que les choses ne s'excluent pas entre elles.

En parlant de Hopper, vous avez récemment publié un article intitulé « Éros furieux dans la ville. Civilisation et ville dans la peinture de Hopper » dans le livre *Ambiances urbaines en partage. Pour une écologie sociale de la ville sensible*. Le colloque qui est à l'origine de ce dossier s'intitulait *Penser la ville aujourd'hui*, j'en profite donc pour vous demander ce que je peux penser sur la ville à partir de la peinture de Hopper ? Dans les grosses lignes, quelles réflexions la peinture de Hopper comporte-t-elle sur la ville ?

Selon moi, la peinture de Hopper travaille différents aspects de l'expérience urbaine. Je m'intéresse plus précisément aux questionnements que Hopper fait sur la ville en tant que partie fondamentale du processus civilisateur. Dans ce sens, Hopper, dans un nombre important de tableaux, se pose la question de la ville comme « interdiction ». C'est-à-dire qu'en tant que partie du processus civilisateur, la ville contient des éléments non-urbains de son paysage. Dans ce sens, Hopper s'étonne que la Nature naturelle ouvre le chemin vers la « nature » humaine. C'est avec cette Nature humaine dans les mains que le peintre questionne la ville sur ses limites. Autrement dit, Hopper met face à face la ville comme une métaphore de l'interdiction et de la contention et la « nature » des individus qui représente l'expression de ses pulsions. La question principale que la peinture de Hopper nous pose sur la vie urbaine est, pourtant, relative au pouvoir du désir dans la ville. Pour Hopper, peindre la ville signifie s'interroger sur le combat entre la contention et l'enfer des désirs qui ne cesse d'importuner les hommes et les femmes urbains.

Je voudrais vous poser une dernière question ou plutôt vous faire une demande. Prenant comme base l'étude faite par Kevin Lynch dans *L'image de la cité*, pourriez-vous formuler une image importante d'un lieu qui vous est cher dans votre ville ? Cela peut être une balade imaginaire décrite ou photographiée.

Ma faute est de n'avoir jamais lu Lynch, mais j'oserais dire qu'une image importante de ma ville est celle de la rue prise par la population, soit pour revendiquer, soit pour l'utiliser comme loisir, culture, divertissement, rencontre. La ville occupée par la population est un indice de sa plasticité et de son pouvoir de résister à tout totalitarisme.